Cathy MCCLIVE & Nicole PELLEGRIN (dir.), *Femmes en fleurs, femmes en corps. Sang, santé, sexualités, du Moyen Âge aux Lumières*

Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2010, 368 p.

Didier Lett

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/11092>

DOI : 10.4000/clio.11092

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2013

Pagination : 230-233

ISBN : 978-2-7011-7781-6

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Didier Lett, « Cathy MCCLIVE & Nicole PELLEGRIN (dir.), *Femmes en fleurs, femmes en corps. Sang, santé, sexualités, du Moyen Âge aux Lumières* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 37 | 2013, mis en ligne le 25 juillet 2013, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/11092> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.11092>

Ce document a été généré automatiquement le 24 avril 2022.

Tous droits réservés

Cathy MCCLIVE & Nicole PELLEGRIN (dir.), *Femmes en fleurs, femmes en corps. Sang, santé, sexualités, du Moyen Âge aux Lumières*

Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2010, 368 p.

Didier Lett

RÉFÉRENCE

Cathy MCCLIVE & Nicole PELLEGRIN (dir.), *Femmes en fleurs, femmes en corps. Sang, santé, sexualités, du Moyen Âge aux Lumières*, Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2010, 368 p.

- 1 Tenant compte d'une historiographie récente sur les fluides, la sexualité et la santé et constatant la grande timidité des approches de genre dans les dernières synthèses parues sur l'histoire du corps, cet ouvrage collectif, rédigé par douze historiennes, fait le pari d'éclairer à nouveau l'histoire du corps féminin en privilégiant les écoulements sanguins (les « fleurs ») à tous les âges de la vie. Comme l'annoncent Cathy McClive et Nicole Pellegrin en introduction, le but recherché est triple : tenter de dévoiler, aux côtés du regard extérieur masculin (médical ou juridique), mieux connu, la perception que les femmes elles-mêmes ont pu avoir de leurs fluides ; intégrer les recherches les plus récentes sur le corps féminin et sur la manière dont s'est construite son histoire ; s'inscrire dans la longue durée, du XIII^e au XVIII^e siècle. L'ouvrage est divisé en trois parties qui suit le cycle de vie : comment préserver sa fleur ? Comment la femme fleurit-elle ? Comment la femme perd-elle sa fleur (la défloration) ou ses fleurs (les menstrues) ou s'arrête-t-elle définitivement de fleurir (la ménopause) ?
- 2 Le premier groupe de contributions s'intéresse à la préservation de la virginité. Laurence Moulinier-Brogi montre qu'à la fin du Moyen Âge, comme les examens

gynécologiques (visant à prouver un viol, attester une virginité ou annuler un mariage) sont toujours réalisés par des matrones, les hommes, exclus du contact du corps féminin, inspectent les urines pour diagnostiquer ou pronostiquer. L'urine féminine, naturellement froide et humide, délivre principalement des informations sur la matrice, la grossesse ou la virginité. Éloignés des corps, les hommes pensent ainsi pouvoir lire la corruption ou l'intégrité physique d'une femme. Préserver sa fleur, c'est aussi prendre soin de son corps et tenter d'en conserver la beauté. Dans les traités médicaux en langue vernaculaire des XVI^e et XVII^e siècles consacrés aux « secrets de beauté » qu'elle étudie, Évelyne Berriot-Salvadore insiste sur l'essor d'un nouveau discours sur l'esthétique issu de la Renaissance visant à prodiguer aux femmes des conseils de cosmétologie ou de parfumerie, pour entretenir leur visage, miroir de l'âme, et, secondairement, pour effacer les flétrissures de leur ventre consécutives aux maternités et redonner vigueur aux seins.

- 3 Des femmes ont préféré préserver leur fleur en prenant le voile ou des hommes ont fait pour elles le choix du monastère. Marie-Elisabeth Henneau s'interroge sur la place occupée par le corps dans ce lieu spirituel qui doit permettre, plus qu'ailleurs, de sauver son âme et de prier pour celle des autres. Elle étudie des biographies spirituelles de nonnes du XVII^e siècle en les confrontant aux sources de la pratique et à la législation. Dans le cérémonial destiné aux cisterciennes qui orchestre les moindres gestes du quotidien, apparaît une lutte incessante des moniales pour maîtriser ou dominer leur corps. Ce dernier, au service de Dieu, mérite des soins attentifs pour assurer sa survie. Mais, il peut être méprisé et soumis à des jeûnes, des ascèses et des mortifications, l'Épouse du Christ cherchant parfois à reproduire les douleurs physiques de la Passion. Comme le montre Nicole Pellegrin à travers l'étude des stigmates, le christianisme post-tridentin survalorise la souffrance et insiste sur les blessures corporelles des femmes.
- 4 Dans la seconde partie de l'ouvrage, le corps est en fleur. Les contributions sont donc centrées sur la maternité des femmes. Helen King étudie le traité humaniste hippocratique sur la menstruation de Guillaume Chrestien, daté de 1559, dédié à Diane de Poitiers (1499-1566) et intitulé *Le Livre de la nature et utilité des moys des femmes*, traduction en français du traité latin de Jacques Dubois (mort en 1555). L'ouvrage insiste sur la plus grande aptitude des hommes à pratiquer la médecine et à prendre soin du corps féminin que les femmes elles-mêmes. Pour tenter de percevoir de l'intérieur comment les femmes ont vécu les transformations de leur corps au moment de la grossesse, les correspondances féminines offrent un poste d'observation privilégié. Eugénie Pascal étudie un corpus de 1 750 lettres rédigées entre 1560 et 1630 par une cinquantaine de princesses catholiques et protestantes. On y lit de nombreux témoignages intimes sur l'enfantement qui demeure pour elles un devoir, la stérilité ou l'attente d'une conception toujours vécues douloureusement, les maux physiques qu'entraînent la grossesse, la peur de l'accouchement, la volonté plus grande d'avoir un fils et la grande attention portée au rang social, aux héritages et à la perpétuation de la lignée. On aurait aimé savoir si l'appartenance confessionnelle était un critère de distinction pertinent dans ces beaux témoignages sur l'intimité du corps féminin. L'angoisse des femmes et de l'ensemble de la société lors des parturitions est également attestée par l'existence de procédés prophylactiques entourant la naissance. Elisabeth l'Estrange examine des recueils français et anglais de la fin du Moyen Âge dans lesquels se trouvent des remèdes, des recettes en langue vulgaire et en latin : on entoure le

ventre de la parturiente de la ceinture de la Vierge ou de parchemins sur lesquels sont inscrites des formules magiques ou des prières. On lui donne à boire ou à manger des lettres ou des mots confectionnés en beurre ou en fromage. Les femmes ingurgitent des mots pour atténuer leurs maux. Comme le montre Lianne McTavish en étudiant des traités d'obstétrique publiés en France entre 1550 et 1730 (dont certains le sont par des femmes, comme celui rédigé par Louise Bourgeois, sage-femme de Marie de Médicis entre 1601 et 1609), la femme est d'abord vue comme une matrice et un instrument de reproduction. L'accouchement y apparaît donc comme le moment capital. Les planches anatomiques que comportent ces traités donnent à voir une vision ambivalente du corps féminin. On y trouve à la fois des éloges de la matrice féconde, mais l'appareil génital féminin continue à être qualifié de « partie honteuse ». En convoquant les mêmes traités ou des ouvrages du même type, Lisa Wynne Smith étudie la stérilité. Elle montre que les femmes en sont plus souvent rendues responsables que leur conjoint, que c'est un phénomène qui intéresse la société tout entière (voisins et parents) et que les médecins proposent de nombreux remèdes pour la vaincre.

- 5 Dans la troisième et dernière partie, Susan Broomhall étudie des actes notariés parisiens de la première moitié du ^{xvi}^e siècle relatifs aux grossesses illégitimes, se situant en amont du fameux édit d'Henri II de 1556 qui oblige toutes les femmes mariées à déclarer leurs grossesses aux autorités locales. Les femmes enceintes, qui ont parfois pu être violées et parmi lesquelles les servantes sont nombreuses, y demandent des compensations financières ou tentent d'obtenir un mariage subséquent pour sauver leur honneur. Stéphanie Gaudillat Cautela, pour la même période, montre que si le verbe « violer » et l'adjectif « violée » existent, on leur préfère volontiers « forcer », « faire sa volonté », « connaître charnellement par force » ou encore « rapt » ou « adultère ». Ce lexique très varié entretient le flou dans la qualification de l'acte et atteste que c'est le possesseur du corps selon le droit, le mari, qui est bafoué. « Adultère », en effet, manifeste le fait qu'un viol est d'abord un affront fait au mari et que c'est davantage l'illégitimité de l'acte sexuel (on a pris quelque chose à l'époux) que la violence exercée sur une femme qui est condamnée. Quant au mot « rapt », il indique qu'on assimile le viol de l'épouse à un vol commis à l'encontre du mari ou du père. Le corps des femmes s'efface donc derrière ces qualifications. Les textes, si précis concernant le contexte (le temps, le lieu, etc.) du drame, se montrent peu loquaces sur la description de l'acte lui-même. Cathy McClive apporte la dernière fleur au bouquet en étudiant la vieillesse et la ménopause des femmes du ^{xvi}^e siècle, lorsque, passé la cinquantaine, « l'horloge » s'arrête et qu'elles deviennent « hors d'âge ». Elle s'intéresse en particulier à des cas extraordinaires de femmes âgées se croyant enceintes. Comme les symptômes de cessation des menstrues ressemblent à ceux de la grossesse, quelques femmes ont pu se tromper sur leur état. Il est cependant bien difficile de savoir ce qu'ont pensé les femmes elles-mêmes de ce moment critique et dangereux de leur vie, lorsqu'elles arrêtent de fleurir.
- 6 Cet ouvrage collectif, on le voit, présente une véritable unité. Il atteste, entre autre, qu'il existe une très grande diversité des modèles de différenciation sexuelle au cours des ^{xiii}^e-^{xviii}^e siècles, pour une même période, nuancant, encore une fois, fortement le schéma élaboré par Thomas Laqueur du passage d'un système unisexe à un système des deux sexes. Il manifeste une volonté nouvelle, comme le montre également aujourd'hui l'engouement sans précédent des historien-ne-s pour l'étude des correspondances féminines, de rompre avec le regard porté sur les femmes par les hommes et de

construire une histoire des femmes de l'intérieur. De manière originale, en centrant le propos sur les écoulements sanguins et en articulant femme et âge de la vie, il propose un retour à l'histoire de la maternité à un moment où l'histoire du genre, longtemps bourgeonnante, est désormais pleinement éclos. Comportant une riche bibliographie, un index très utile, des contributions proposant parfois des points historiographiques fort complets, ce livre est une référence essentielle pour celles et pour ceux qui s'intéressent aux corps des femmes.

AUTEURS

DIDIER LETT

Université Paris Diderot